L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 27 AVRIL.

Causerie Scientifique.

Docteur Sales-Girons : la poussière d'eau médicamenteuse. — Le darwinisme : la sélection sexuelle; mœurs de quelques animaux; têtras, macropodes, arsigonées, etc.

Dans tous les pays et dans tous les temps, aussi bien du nôtre que de celui des Romains (leurs travaux en font foi), on s'est préoccupé d'utiliser pour le traitement des maladies les nombreuses sources d'eaux minérales qui émergent si diverses des profondeurs à la surface de la terre. Les anciens ne connaissaient de ces eaux salutaires que deux modes d'emploi, le bain et la boisson, et il y a quelques temps encore, nous n'en connaissions pas d'autres. Il a été donné à l'un des plus ingénieux et habiles médecins de notre temps, à M. le docteur Sales-Girons, d'inventer un appareil qui permet d'étendre la sphère d'action des eaux minérales et de faire participer aux bienfaits de leur puissante action curative une foule de malades qui ne pouvaient user ni des bains, ni des douches, ni de la boisson, soit que ces divers modes d'administration des eaux leur fussent nuisibles, soit qu'il leur fussent seulement indifférents.

M. Sales Girons réduit l'eau en poussière et en projette les grains sur les parties du corps et des organes qu'il s'agit de traiter. Il soumet l'eau à une puissante pression et la chasse à travers un orifice étroit sur une plaque métallique où le mince jet liquide vient se briser et se réduire en une poussière fine, impalpable, mais qui, grâce à son extrême ténuité, pénètre partout et porte avec elle jusqu'au plus profond du mal les substances actives, médicamenteuses et bienfaisantes qu'elle contient. On comprend que, par cet ingénieux artifice, l'eau n'étant pas réduite en vapeurs, n'éprouve aucune décomposition, de sorte que chaque grain de sa poussière conserve intacts tous les éléments qui constituaient l'eau minérale primitive. Sous cet état, l'eau conserve toute son énergie, toutes ses propriétés, et est utilement administrée dans les maladies des yeux, de la gorge et des bronches.

Les affections les plus rebelles de la peau cèdent à son influence. J'ai vu, au bout de deux jours de pulvérisation, un eczéma des plus douloureux être complétement guéri, ce point que toute douleur avait disparu. Comprenant l'utilité et l'importance de sa découverte, voulant en même temps en faire profiter le grand nombre de personnes qui ne peuvent entreprendre le long et fatigant voyage des eaux, M. Sales-Girons vient d'avoir l'heureuse inspiration d'installer à Paris un grand établissement où ses appareils, modifiés et perfectionnés par le docteur Selsis, distribuent aux malades leur pluie bienfaisante. Toutes les eaux minérales sont administrées, et mêmes des eaux rendues par dissolution des principes médicamentaux, lorsque l'acide phénique, si employé aujourd'hui, et que les confrères du docteur Déclat prescrivent à leurs malades, et dont ils usent largement sans avoir que c'est de lui qu'ils tiennent ce précieux agent.

Ainsi toutes les eaux du monde sont, pour ainsi dire réunies et centralisées, formant une sorte de clavier médical, merveilleusement nuancé, depuis les eaux les plus concentrées et les plus énergiques jusqu'aux plus faibles et aux moins actives, mesurant ainsi leur action selon les organisations et les tempéraments.

La théorie du transformisme que Darwin, après Maillet, Buffon, Lamarck, Geoffroy Saint Hilaire, a fait sienne par l'apport d'arguments nouveaux, vient de s'enrichir encore d'un livre de feu fervent et convaincu restaurateur de cette théorie déjà ancienne, la *sélection sexuelle*. L'ardeur qu'une certaine école met à soutenir cette doctrine me pousse à y consacrer quelques lignes d'examen. Nous verrons si cette réalité toute la portée qu'on lui attribue, et si on doit en lui accorder la place qu'elle réclame, la première, parmi toutes les autres qui lui sont opposées. Elle prétend apporter une lumière toute nouvelle dans la question si obscure et si controversée de la création et des créations des êtres, et elle acquiert ainsi une importance toute particulière.

Je commencerai par dire que Darwin admet une création première et unique. Il refuse de démontrer qu'une seule création d'un type primitif ait donné une idée de Dieu plus grande que des créations souvent renouvelées de types divers et multiples.

Pour lui, tous les êtres se sont formés, se sont engendrés les uns des autres, grâce à des transformations successives, transformations qui, opérées pour donner l'organisme d'une aptitude plus spéciale à s'approprier au milieu et à supporter plus facilement la *concurrence vitale*. Il est que trop vrai, et Darwin ne fait que constater de nouveau le fait le plus douloureux de la nature. C'est la lutte incessante, le carnage perpétuel, la destruction immense d'êtres animés qui a lieu chaque jour. A peine l'animal ouvre-t-il les yeux aux premiers rayons du soleil, qu'il se met à la poursuite d'un autre plus faible que lui pour en faire sa nourriture. La vie sur la terre se présente à nous comme un continuel égorgement, une formidable hécatombe d'êtres innocents et faibles. Car ce sont surtout les plus faibles qui succombent, d'abord aux causes extérieures, puis à cette lutte redoutable pour l'existence où les moins résistants périssent.

Il est évident que dans un plan pareil, la moindre supériorité organique, due à une cause inconnue encore, mais que Darwin considère comme une loi, en lui permettant d'échapper à la destruction qui le menace, à la poursuite incessante dont il est l'objet, est pour l'animal ou la plante une question de vie ou de mort. Il semble qu'il y ait effort de la part des plantes et des animaux à acquérir un pareil avantage. Tel est le principe de la sélection naturelle.

Mais ce n'est pas tout que le hasard ait apporté une modification utile dans les organes de l'être naissant, si cette était pas transmissible aux descendants. Elle l'est. Les modifications utiles se transmettent par hérédité; les modifications inutiles ou nuisibles sont rejetées. A la longue, ce mouvement progressif produit des changements d'espèces et des changements de types. Telle est, en peu de mots, la théorie darwinienne. Progrès constant, appropriation au milieu, limitation des êtres. Darwin apporte à cette doctrine des connaissances scientifiques très étendues et des observations nouvelles sur la viabilité des espèces.

Il y a là un travail fort ingénieux et qui restera.

Mais si l'on veut examiner de plus près les faits sur lesquels repose la théorie, on ne parvient plus à se former une idée positive et réelle du système. A côté du fait patent, visible et certain, se place le fait possible et conjectural, et Darwin use des deux avec la même confiance, leur attribue le même degré d'évidence et s'en sert pour la démonstration. C'est une manière de raisonner fort commode, mais qui, hélas! ne prouve rien.

Il s'agit de fixer des êtres organisés une série continue de telle sorte que le premier être se relie au dernier. Je n'ai pas besoin de dire que la chose n'est pas encore faite, qu'il y a des lacunes immenses, nombreuses. Il n'est pas possible de les combler en accusant de pauvreté nos collections. Il est vrai que des dernières ne sont pas complètes, qu'elle ne le seront jamais : mais en bonne logique, on n'admet pas aussi aveuglément, dans les sciences d'observation, comme acquis, un fait qui ne peut en aucune façon être constaté.

Darwin est en outre obligé de reconnaître que la transformation des organismes n'a pas lieu pendant la durée d'une époque géologique. Pour lui, les progrès s'accomplissent pendant l'intervalle inconnu qui sépare deux époques successives. Dans ces moments où la terre était en convulsion, où tout était bouleversé, la substance organique modifiait à l'exemple de la nature inorganique et créait de nouveaux types. On ne retrouve pas, il est vrai, les types intermédiaires. Mais c'est que ces périodes d'enfantement et d'activité n'ont point laissé de traces de leur passage, et d'ailleurs ces espèces intermédiaires qui vivaient à ces époques ont toujours été en très petit nombre, et il n'est pas étonnant qu'elles ne se soient point conservées. Et pourtant, combien longs ont dû être ces intervalles quand on pense qu'il faut des milliards d'années, selon Darwin, pour la transformation d'un simple nerf en œil d'aigle, et qu'on songe à la fécondité des animaux!

Darwin se heurte encore à une difficulté. Celle que lui crée l'atavisme. On appelle ainsi la loi qui ramène, même après plusieurs générations, le type de l'aïeul dans sa descendance. Quand la génisse est devenue bœuf, je n'y vois plus la trace de l'ancêtre. Il faudrait donc admettre que la loi de l'atavisme se laisse oublier dans certains cas, qu'elle ne s'exerce que lorsque la théorie darwinienne le lui permet. C'est la première loi que je sache qui se montre aussi complaisante.

Ainsi, la théorie darwinienne repose sur des faits hypothétiques, elle est contraire à une loi naturelle bien établie, et elle admet comme démontrée l'aptitude pour l'organisme à ne transmettre par hérédité que les avantages et jamais les défectuosités. Il est cependant constant que toute modification, bonne ou mauvaise, se perpétue par l'hérédité, l'une tout aussi bien que l'autre.

Aussi les naturalistes reposent-ils à peu près unanimement la doctrine darwinienne, qui ne trouve quelque crédit que parmi les philosophes. Elle est d'une simplicité qui flatte et qui séduit. Mais ces dernières conséquences cependant sont épouvantables. Admettant avec Darwin que le progrès n'a pas d'autre objet d'autre but, d'autre moyen que le meilleur armement des êtres les uns contre les autres, le monde n'est plus qu'un vaste champ de bataille où chacun cherche à s'améliorer, à perfectionner son matériel de guerre, ses moyens d'attaque et de défense, afin de détruire le plus possible. Il n'y a plus place dans un tel monde pour une vie intelligente intrinsèquement supérieure. La notion vraie du progrès n'existe plus.

On retrouve les mêmes qualités et les mêmes défauts dans le nouvel ouvrage de l'auteur anglais. Ce n'est, du reste, que le complément obligé du premier. Pour justifier les qualités de couleurs et de voix qu'on remarque si variées chez les animaux, il s'adresse au goût esthétique des bêtes. Les mâles, pour plaire à leurs femelles, se sont parés des plus brillantes nuances, des ornements les plus remarquables, ou sont devenus de merveilleux musiciens et des chanteurs incomparables; aux uns la beauté du plumage ou de la robe, aux autres la beauté de la voix; les uns charment la vue, les autres l'oreille. Darwin a vu dans la grande différence d'aspect qui existe entre les mâles et les femelles une cause nouvelle de diversification des espèces.

Il est évident que les femelles des animaux sont sensibles à la beauté des mâles, et eux-ci le savent bien. Darwin en cite plusieurs exemples. Entre autres, ceux des têtras, ou coqs de bruyère.

On sait que ces animaux sont des plus ardents, et que pour eux l'amour est une passion aveugle d'une violence extrême. Eux, ordinairement d'un naturel si sauvage et si défiant, perdent toute réserve, toute prudence, au point de se jeter au devant du chasseur qui les poursuit. La femelle accourt à la voix du mâle sans se préoccuper du danger qui la menace, tandis que celui-ci, tout inquiet de lui plaire, se promène devant elle, hérisse ses plumes, et marche, et se pavane en faisant étalage de toutes ses qualités, cherchant à perdre le moins possible de ses avantages. En même temps, il prend les postures les plus bizarres et se livre à des gestes baroques.

Une espèce de ce groupe, le *têtras phasianelle* de Temminck, qui habite la Colombie, a des mœurs identiques, mais qui ont un caractère plus tranché de coquetterie. Les mâles se rassemblent tous les matins au lever de l'aurore dans un endroit choisi, et là ils se mettent à courir. La piste est un endroit circulaire. Les mâles, en grand nombre, luttent de vitesse et font les contorsions les plus étranges et les plus comiques; les plus agiles, les plus spirituels, les plus drôles remportent le prix de ce tournoi d'un nouveau genre; ils sont préférés par les femelles, qui les combblent alors de prévenances, de caresses, et leur font mille petites agaceries amoureuses.

Le têtras cupidon, aux Etats-Unis, offre un trait de plus. Pendant que les poules couvent, les coqs se réunissent encore devant elles et se livrent à leurs exercices plaisants, évidemment dans le but d'égayer leurs compagnes; ils sautent, dit Veillot, qui rapporte ce fait, de un à deux pieds de terre et font entendre un cri assez semblable aux éclats de rire d'une personne qu'on chatouille, de sorte que par sympathie on se sent disposé à rire.

Deux ou trois genres d'oiseaux d'Australie y mettent encore plus de solennité : ils construisent à grands frais, d'un commun accord, de magnifiques, immenses et superbes berceaux de feuillage qu'ils ornent de plumes de couleurs éclatantes, de coquillages nacrés, de pierres blanches, de fleurs brillantes; les femelles se rangent à l'entour et regardent au travers du feuillage les péripéties diverses et les incidents nombreux de ce concours, de cette représentation bouffonne.

Dans toutes les espèces d'oiseaux, les mâles connaissent leurs avantages et ne perdent jamais l'occasion de les faire valoir. Le paon étale sa queue, la relève et se promène majestueusement. Il fait la roue agitant ses rémiges d'un mouvement rapide et convulsif, etc.

Tous ces oiseaux luttent ainsi, les rossignols par leurs chants qu'ils poursuivent quelquefois jusqu'à tomber d'épuisement; d'autres, les coqs, les cailles, y ajoutent le combat acharné, la lutte sanglante. Les cailles, dont le jardin d'acclimatation vient de recevoir un curieux spécimen chinois, étrange comme tout ce qui nous vient du céleste empire, et d'un modèle si taignon, si petit, qu'un enfant pourrait cacher dans ses mains ces cailles gracieuses; les cailles, disje, étaient renommées dans l'antiquité pour leur courage et leur ardeur dans la lutte.

Les combats de cailles étaient fort goûtés et avaient pour ainsi dire une sorte de consécration politique; Lycurgue voulut que les jeunes Spartiates assistassent à leurs combats, afin que voyant de si petits oiseaux lutter avec ce courage opiniâtre, ils prissent exemple sur eux. L'empereur Auguste alla jusqu'à punir de la peine de mort un préfet d'Egypte, coupable d'avoir fait servir sur sa table une caille fameuse par ses combats et ses victoires.

De tels faits semblent militer en faveur de la thèse soutenue par l'auteur anglais. Cependant, on y voit encore bien des difficultés. Pourquoi le plumage brillant ne se transmet-il qu'au mâle et pourquoi seulement apparaît il pendant la saison de la parade? Pourquoi, dans certaines espèces, la robe du mâle et de la femelle est elle aussi brillante et aussi belle pour tous deux? Le propre des lois naturelles est d'être générales, celui de la loi de la sélection sexuelle serait au contraire de n'avoir que des exceptions.

J'en veux citer, après M. Edmond Perrier, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, aide naturaliste au Muséum, l'exemple d'un admirable petit poisson de la Chine dont les rapides évolutions dans l'eau font mieux valoir encore les éclatantes et vives couleurs de sa parure éblouissante de pierreries.

Le mâle et la femelle sont aussi étincelants l'un que l'autre et sont aussi intéressants par leurs mœurs. Le mâle construit lui-même le nid où doit avoir lieu l'éclosion des œufs, il se montre plein de sollicitude pour sa progéniture et de tendresse pour sa femelle, qu'il semble affectionner beaucoup.

Cet exemple est assez concluant.

Que dire encore de cette araignée, dont le mâle, petit et chétif, est dévoré par sa femelle s'il ne lui lance pas assez prestement la liqueur qui la féconde. S'il n'est pas assez agile, s'il ne jette pas d'une manière adroite le liquide qui l'a recueilli au préalable dans sa bouche, il est sûr et mangé à l'instant même. Que fait là la sélection naturelle et sexuelle? Elle aurait bien dû aviser un peu à la protection de ce pauvre mâle.

L. CHARMOLUE.

FEUILLETON.

UN MARIAGE TRAGIQUE

PAR

ERNEST DAUDET.

II.

OU LE LECTEUR SERA INITIÉ AU SECRET DE MADEMOISELLE MIGUELIN.

—Suite—

La physionomie de ce jeune homme possédait un charme remarquable. Il suffisait de le voir pour acquérir la certitude qu'il était digne des sentiments qu'il avait inspirés et qu'il partageait.

Ce n'est pas que rien en lui révélât les qualités dont on se plaît ordinairement à revêtir les héros de romans ou les personnages à bonnes fortunes. Mais il possédait toutes les grâces de la jeunesse, une taille élancée, des traits réguliers, l'œil étincelant avec le ne sais quoi d'élégant et de lierien même temps que de modeste. Sous cette enveloppe, on devinait une âme passionnée et honnête à la fois.

Tout en guidant avec sollicitude madame Miguelin dans le sentier pierreux où ils se trouvaient en ce moment engagés tous les trois, Roger suivait des yeux sa cousine.

De temps en temps, elle se retournait vers lui, afin de lui sourire.

Il l'aimait éperdûment et n'existait que par cet amour.

Souvent, quand il jetait un regard sur l'avenir fortuné qui semblait, grâce à elle, se préparer pour lui, il se demandait si tant de félicité présente, tant de bonheur en perspective, n'étaient pas un rêve.

Mais, lorsque deux fois par semaine il se trouvait, comme ce jour-là, auprès de Juliette, lorsqu'il la voyait émue par sa présence, empressée à lui plaire, il était bien obligé de reconnaître qu'il vivait en pleine réalité.

Un unique souci troublait parfois sa sérénité.

Son oncle ignorait son amour, ses visites fréquentes à Champrosay, ses projets longsgnement caressés. Roger ne pensait pas sans trouble à l'heure où il faudrait lui avouer toutes ces choses.

Mais il connaissait l'énergie de Juliette; comptait sur sa propre éloquence, comme aussi sur les combinaisons ingénieuses que l'amour matériel et le désir de voir sa fille heureuse inspireraient à madame Miguelin.

En attendant, il se laissait vivre, goûtant, en amoureux et en poète, les joies savoureuses et bénies que chaque jour lui apportait.

Un quart d'heure environ s'était écoulé depuis que nos personnages avaient quitté le château, lorsqu'ils arrivèrent aux bords de la Seine.

Devant eux, au sein d'un silence solennel, troublé seulement par les voix lointaines des paysans sur la route, ou par des cris d'oiseaux, les eaux du fleuve coulaient avec majesté, reflétant comme un miroir, dont la surface serait légèrement troublée, les berges gazonnées et fleuries, le fond du ciel, les vapeurs empourprées qui se formaient à mesure que s'affaiblissaient les rayons du soleil.

Sur l'autre rive s'élevaient, sous un horizon embrasé, les coteaux boisés de Juvisy, qu'on voyait se perdre dans la direction de Corbeil. Une brise fraîche succédait à la chaleur du jour, flottait dans l'air, portant sur ses ailes invisibles des senteurs fortifiantes qu'elle humait avec délices de la forêt, pour les répandre ensuite dans les plaines. Ce spectacle était adorable et parlait à l'âme.

Mais, Juliette ne s'arrêta pas à le contempler.

Retenue au rivage par une chaîne fixée à un pieu, une élégante barque en bois d'acajou se balançait entre les joncs. La jeune fille y sauta légèrement, fixa les avirons et le gouvernail, puis, se retournant vers sa mère et son cousin, elle leur dit :

—Quand vous voudrez!

En même temps, les pieds solidement fixés sur l'un des sièges, elle tendit une main à sa mère qui s'y appuya pour s'embarquer.

Roger suivit celle-ci.

Il allait prendre les rames, mais Juliette l'en empêcha.

—Nul n'y touche! s'écria-t-elle en souriant. Mettez-vous au gouvernail, Roger, et ne nous envoyez pas contre les arches du pont!

—Voilà-t-vous donc mourir de fatigue, chère Juliette? demanda Roger, qui regardait les deux femmes avec hésitation.

—De fatigue, moi! Mais je demande à ce jeu trois hommes comme vous, mon doux cousin!

En parlant ainsi, elle s'était assise, et tandis qu'elle les avirons, en femme accoutumée à ce genre d'exercice.

—Obéis, Roger, reprit alors madame Miguelin. Elle veut ramer; c'est son goût! Ce n'est pas une fille que le bon Dieu m'a donnée là; c'est un garçon.

—Oh! maman! s'écria Juliette d'un accent de reproche.

Et du même coup, ses yeux ont brillant l'émotion du plaisir se portèrent sur ceux de Roger avec une expression de tendresse et de coquetterie qui le fit tressaillir, comme si elle eût voulu, par la révélation volontaire de la grâce féminine qui était en soi, démentir les paroles de sa mère.

—Un garçon, continua celle-ci avec un bon sourire, et je ne serai pas démentie par Roger qui l'a vue chasser, nager, monter à cheval, faire de l'escrime, de la gymnastique. Enfin, ton père l'a voulu.

—Comme il a voulu aussi que je fusse instruite. N'est-il pas en raison? Qu'en pensez-vous, Roger?

—Ce que vous en pensez vous-même, n'en déplaise à ma tante. L'habitude des exercices du corps ne doit pas être le privilège de l'homme. Ils aident à fortifier la santé, à développer l'élégance naturelle qui est en nous. Je voudrais qu'ils fussent imposés également aux deux sexes.

—Là, vole-tu, maman, Roger est absolument de mon avis.

—Mais, cela n'a rien de surprenant, répliqua madame Miguelin. C'est toujours la même chose.

Les joues de Roger s'empourprèrent comme celles d'un écolier; il baissa la tête sur le gouvernail pour dissimuler sa rougeur, tandis que madame Miguelin l'épiait des yeux—non sans malice.

—Enfin, s'écria Juliette, ose donc dire que tu n'est pas satisfaite que je sois ainsi; ose dire que tu n'est pas fière, quand tu me vois à cheval, emportée à travers la forêt.

—Voilà bien mon exaltée! Mais, j'ai toujours peur que tu te casses le cou.

A ces mots, Juliette partit d'un grand éclat de rire; puis, abandonnant un moment les rames, elle se coula vers madame Miguelin, la prit entre ses bras, l'embrassa tendrement à plusieurs reprises, en disant :

—O mère incorrigible! je t'aime tout de même.

Pendant ce temps, guidée par elle, la barque avait gagné le milieu du fleuve.

Maintenant, elle remontait le courant, ce qui exigeait de la part de Juliette un vigoureux effort. Mais la robuste jeune fille semblait se jouer de ce qui, pour tout autre, eût été une difficulté insurmontable.

Légèrement penchée, tantôt en avant, tantôt en arrière, elle tenait solidement dans ses mains gantées la poignée des avirons, garnie de velours rouge, et ramait avec la régularité d'un vieux marin. Elle avait repoussé son chapeau sur sa nuque, ce qui permettait de voir, encadré par une épais baudeaux de ses cheveux, son front d'un dessin irréprochable, à la surface duquel on pouvait compter des goutelettes de sueur,—seule trace visible, non de sa lassitude, mais des mouvements de son corps souple, fait à cet exercice, qui n'était plus pour elle qu'une récréation.

Le trajet ne dura pas au-delà d'une demi-heure.

Une tle toute plantée de jeunes saules, entourée de joncs, émergeait de l'eau, comme le berceau flottant d'une néréide. Ses rives, couvertes d'herbes, de fleurs sauvages, de racines aux bras tordus, offraient par un côté seulement un accès facile.

C'est là que la barque s'arrêta.

Roger sauta sur le sol, aida sa tante et sa cousine à entrer dans l'île; puis, après avoir attaché l'embarcation à un arbre, il les rejoignit.

L'endroit était pittoresque, tout pénétré d'humides senteurs, avec son gazon épais, ses taillis touffus, ses osseraies, ses genêts et ses tamarins. Il y régnait un mystère qui n'était pas son moindre charme. Les saules formaient tout autour de cet îlot, maintenant à peine cinq cents mètres, un rideau impénétrable. On pouvait s'y croire loin de toute civilisation.

Juliette avait pour ces lieux tranquilles une prédilection marquée.

Ils étaient remplis des plus doux souvenirs de ses jeunes amours.

C'est là que Roger, après avoir vécu longtemps auprès d'elle sans oser ouvrir son cœur, avait révélé l'ivresse qui le remplissait.

C'est là que les premiers serments s'étaient échangés; c'est encore là qu'avaient eu lieu depuis les longs entretiens si chers à ceux qui s'aiment.

L'île Verte,—c'est ainsi que Juliette l'avait baptisée—était devenue le but ordinaire de ses excursions.

Durant les matins d'été, quand elle voulait se baigner en pleine Seine, elle s'y rendait, accompagnée d'une femme de chambre. Elle dressait, entre deux saules, une tente portative, à l'abri de laquelle elle se parait de ses vêtements de bain. Puis, elle se laissait glisser du point le plus élevé de la berge, en un endroit où l'eau claire permettait de voir le sable qui couvrait le fond de son lit.

Une fois, elle s'était abandonnée de la sorte au fil de l'eau, suivant la barque dans laquelle étaient sa mère et son cousin. Puis, elle avait voulu remonter le courant. Le regard anxieux et ardent avec lequel, durant cette étrange promenade, Roger veillait sur elle, s'était gravé dans son cœur, autant que le souvenir de l'embarras qu'ils avaient éprouvé l'un et l'autre lorsqu'elle était sortie de l'eau de toute lui; son costume ruisselant, collé au long de son corps, et ses cheveux couverts, comme ceux des naïades, d'herbes diverses, qui s'étaient accrochées à leurs boucles épaisses.

Ainsi, l'île Verte se confondait dans sa pensée avec les meilleures épisodes de sa vie; elle ne se laissait donc pas de diriger ses promenades de ce côté, retrouvant pour ainsi dire jusque dans les arbres des souvenirs sur lesquels son imagination aimait à se reposer.

Ce jour-là, la présence de Roger ajoutait au tableau un charme de plus. Elle se sentait toute joyeuse. La nature, calme qui voilait ordinairement son esprit s'était dissipée; le bonheur rayonnait au fond de ses yeux.

A peine dans l'île, elle se mit à courir jusqu'à un certain banc de gazon où elle aimait à se reposer. Roger la suivit.

Quant à madame Miguelin, elle ne se pressa pas de les rejoindre, décidée, à ce qu'il semblait, à ne pas perdre de vue la petite barque qui se balançait abandonnée parmi les roseaux, fixée à un tronc d'arbre.

Etait-elle convaincue que l'embarcation courait le risque de disparaître, ou voulait-elle seulement ménager à ses enfants, ainsi qu'elle les appelait, un court tête-à-tête? Que le lecteur prononce!

—Que je suis heureuse! s'écria Juliette, en voyant Roger, agenouillé devant elle. Cette exclamation était sortie du fond de son cœur.

—Vous n'aimez donc bien, chère Juliette? demanda Roger dont la voix tremblait.

—Si je vous aime bien! Ne le savez-vous pas? Ah! mon ami, vous êtes toute ma joie ici-bas.

Elle prononça ces paroles d'un accent tel qu'il en fut bouversé.

Jamais la tendresse de son amie ne s'était révélée à lui aussi puissante.

(*A continuer.*)

DENTISTES.

Le Dr. Charles E. Kells,
DENTISTE.
Cabinet et domicile, No 14, rue Dauphine, deuxième maison après la rue du Canal.
Extraction des dents, sans souffrance, au moyen du gaz hilarant ou protoxide d'azote.
1oct—GP PN s.J.S.

Grande amélioration dans l'art de Dentiste.
Un ratelier de DENTS de la machoire supérieure ou inférieure sur une nouvelle base pour $25.
J. A. CASADAVANT, D. D. S.
CHIRURGIEN-DENTISTE,
No. 1, rue Remparts, Faubourg Canal.
Pose des DENTS artificielles sur une nouvelle base qui ressemble plus leurre que la base volcanite, et n'occasionne pas comme elle de goût désagréable. Il exécute toutes les opérations dans l'art du Dentiste d'après les procédés les plus perfectionnés, et aux conditions les plus libérales.
Extraction de dents avec le chloroforme.
Consultations en Anglais, en Français et en Espagnol.
Venez voir la nouvelle base.
1avGP
66 - - Rue Bienville - - 66
Encoignure Royale.
Le Dr L. DUPERRON, Dentiste, tient son Cabinet ouvert depuis 9 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Il donne des consultations, fait toutes sortes d'opérations dentaires, remplace les dents perdues par des dents artificielles si naturelles qu'après quelque jours d'usage on ne s'aperçoit plus du changement.
Prix modérés et travail consciencieux.
20 fév—1an

Révolution! Révolution!
LES DENTS!
$20.....les Râteliers.....$20
—Prix ordinaire $60—
LE Dr. GEO. P. MALONEY, au No 150 de la rue du Canal, près de la rue Baronne,
pose des Râteliers à $20, avec ou sans l'extraction des racines. Il a reçu le premier prix à la Foire d'Etat. Il refait les vieux râteliers s'y garantit son travail. Les prix sont plus modérés que partout ailleurs. Extraction de dents sans douleur. 16fév—1an.

H. BIER,
STOCK BROKER,
No. 33 Carondelet street, back office.
State and City Taxes paid at a liberal discount.
16 juin—1an

JOS. BRANDNER.
MARCHAND-TAILLEUR,
34, Rue Bourbon, entre Conti et Dauphine. 30mars—1an

FORSTALL & DELAVIGNE.
OCTAVE FORSTALL.—ALFRED DELAVIGNE.
Au No 64 de la rue des Magasins, Nouvelle-Orléans.
MARCHANDS de Chaux, Ciment, Plâtre de Paris, Briques à feu, Tuiles à fourneaux, Engrais, Pierreries, Meules, Brosses, Fournitures de navires, etc.
Seuls agents du Blood Fertilizer Manufacturing Company de New Delhousie.
Les soussignés ont formé aujourd'hui, une société sous la raison FORSTALL & DELAVIGNE, qui continuera, au No 64 de la rue des Magasins, les affaires d'OCTAVE FORSTALL, qui l'occupera, lui-même, du règlement des affaires de l'ancienne maison.
OCTAVE FORSTALL
ALFRED DELAVIGNE.
Nlle-Orléans, 1er avril 1873. 4av—1m

Chaux de l'Alabama.
JE reçois constamment de la célèbre chaux de Shelby (Alabama) et la vend fraîche à très bas prix.
SAMUEL JAMISON,
seul Agent,
1av—3m au No 68 de la rue Carondelet.

CAFÉ DE LA ROTONDE
DE
L'HOTEL ST-LOUIS.
CONSOMMATIONS à 10 cents le verre. — Liqueurs de première qualité et débit trente cigares. 16 déc—1an

DIVERS.

BUREAUX de la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans, au coin des rues White et Lesseps.
—Nouvelle-Orléans, 25 avril 1873.—Les actionnaires de cette Compagnie sont informés que, en vue de l'augmentation du capital voté à la réunion générale, tenue à cet effet le 21 de ce mois, des souscriptions seront journellement reçues au bureau de la Compagnie, jusqu'au 1 du mois de mai prochain, en proportion de leur stock, depuis 10 heures du matin à 2 heures de l'après midi.
F. TURNER, Jr.,
25 avril—10t Secrétaire.

La Compagnie de théâtre et de Mimes du Colisée en demande des propositions pour la construction d'un puits dans le paroisse Calcasieu, Etat de la Louisiane.
Le but qu'elle a en vue en fouillant ce puits est d'atteindre un dépôt de soufre qui se trouve à une profondeur d'environ quatre cent quarante pieds. La nature du sol et l'épaisseur des couches est comme suit :
1° 180 pieds argyle contenant du sable;
2° 170 pieds de sable mouvant;
3° 110 pieds de pierre calcaire ou chaux, puis le banc de soufre, qui est d'une épaisseur d'environ cent dix (110) pieds.
La Compagnie soumettra un plan et un cahier des charges aux contracteurs. Elle a, sur les lieux, des animaux en fer, une machine d'extraction et des outils qu'elle a importés d'Europe à l'effet d'employer le système Mind & Chandron; la bouilla à sole à vapeur, une abondance de bois de charpente, les bâtisses nécessaires, etc., etc.
L'ingénieur de la Compagnie surveillera les travaux.
Les propositions seront reçues jusqu'au 1er juillet 1873.
S'adresser à
V. A. BELAUME, Secrétaire.
Au No 2 1/2 de la rue Carondelet.
Nlle-Orléans, 5 avril 1873. 6avG—1m—31pcent

Chemin de fer de la Nlle-Orléans, de Mobile et du Texas.—A dater du 1er mai, les passagers se rendant à Donaldsonville prendront le bateau au pied de la rue Carondelet, tous les matins à huit heures et quart, jusqu'à nouvel ordre, et à Donaldsonville, ils prendront le train qui part du dépôt de la rue du Canal n'en partira plus à dater du jeudi lendemain.
S. H. SCRANTON,
25avril—GP Surintendant général.

Commercial Insurance Company. (Compagnie d'Assurance du Commerce). Conformément à la Charte de cette Compagnie, une élection pour vingt-cinq Directeurs, pour un an, à dater du deuxième lundi de mai 1873, aura lieu, au bureau de la Compagnie, No 46 de la rue du Camp, le LUNDI, 5 mai prochain, de 10 heures du matin à 2 heures de l'après-midi.
WALTER HUNTINGTON,
23 av—au 5 mai Secrétaire.

AVIS.

TAXES ET LICENCES.

JE me charge du paiement des LICENCES de Ville et d'Etat en allouant un fort escompte.
Aussi, du paiement des TAXES d'Etat, en allouant 5 pour cent d'escompte, et les TAXES de Ville de 1872, en déduisant tout l'escompte accordé par la ville.
Je me charge aussi du règlement des taxes arriérées de Ville et d'Etat.
B. NAUTRE,
No. 79, rue Bienville.
18 av—16t

Taxes de Ville de 1873.

DÉPARTEMENT DES FINANCES,
Hôtel de Ville, Nlle Orléans, 17 avril 1873.
LE temps pour le paiement des taxes de ville, à jouté jusqu'au 25 du courant, inclusivement.
LOUIS SCHNEIDER,
17 avril—9t Administrateur des Finances.

City Taxes of 1873.

DEPARTMENT OF FINANCE,
CITY HALL,
New-Orleans, April 17, 1873.
THE period in which City Taxes can be paid at four per cent discount has been extended to the 25th inst, inclusive.
LOUIS SCHNEIDER,
April 18—9 Adm'r. of Finance.

Taxes.

NOUS sollicitons des ordres pour le règlement des taxes de ville de l'année courante et des taxes arriérées. Nous constituons aussi des mandats de ville, que nous vendrons au comptant ou au gré des acheteurs.
J. L. & E. H. LEVY, Courtiers,
4av—1m Au No. 126 de la rue Carondelet.

INTERÊT SUR DÉPOTS.
Banque des Citoyens de la Louisiane.
CETTE banque émet des CERTIFICATS DE DÉPOTS portant intérêt à TAUX FIXE pour cent par an pour 1X mois ou plus longtemps, et 1X pour cent par an pour moins longtemps, mais deux mois au moins.
Nlle-Orléans, 2 déc. 1872. 21 déc—3m

APPAREIL PERFECTIONNÉ
—DE—
GAZ BARBARIN,
A bas prix et fonctionnant avec sureté à la Nouvelle-Orléans au Mississippi et en Louisiane.
Fabrique et salle d'essai au No 2 du Triangle Building et No 2 de la rue Pedro (entrefois Nouvelle Levée) entre la rue du Bûcher et allées, Nouvelle-Orléans.
E. ROBERTS, surintendant,
9av—1an Lock Box 74 on bureau de la Poste.

The Freedman's Savings & Trust Co.
CAISSE D'EPARGNE NATIONALE.
Charte accordée par les Etats-Unis en 1865.
SUCCURSALE DE LA NLLE ORLÉANS :
No 182 Rue du Canal,
ENCOIGNURE D'ERADES.
HEURES DE BUREAU :
De 9 heures A. M. à 3 heures P. M.
Ouverte les samedis soir, pour recevoir des dépôts, de 5 à 8 heures.
L'intérêt alloué est de six pour cent.
C. B. STURGEVANT, A. FAILLET,
Caissier. Assist. Caissier.
On peut se procurer des copies de la Charte à la Banque. 1janv—1an

INSTITUT ST-LOUIS
POUR LES DEMOISELLES
Dirigé par Mme MATTERY,
Successeur de
Mme LAVILLEBEUVRE et DERON
No 275, rue Dauphine, entre Ursulines et Hôpital.
On peut, pour plus de renseignements, se procurer des prospectus à l'établissement.
Réouverture des classes, LUNDI, 2 septembre
22août—1an

AVIS AUX EXPEDITEURS,
AUCUN RETARD QUELCONQUE A CAUSE DES GLACES ET DES BASSES EAUX.
Arrivée à tous les Points de l'Ouest via Cairo.
Connaissement pour tous les points, aux bas taux du
Chemin de Fer Central de l'Illinois.
No. 24 de la rue Carondelet.
JAMES T. TUCKER,
11 fév—1an Agent Général.

Avis.
LA société qui a existé jusqu'à ce jour, dans cette ville, sous la raison GEO. MCGIBBON & Co., a été dissoute d'un commun accord, et toutes procurations qu'elle a données sont formellement révoquées.
Les soussignés continuent les affaires dans cette ville, au coin des rues Canal et Bienville, sous la raison MCGIBBON, ALLYN & DUBOIS.
GEO. MCGIBBON, } Nouvelle-
WILLIAM T. ALLYN, } Orléans.
THEO. DUBOIS, } New York.
Nouvelle-Orléans, 16 avril 1873. 21 fév—3m

ATTENTION!
Grand Déballage!
G. MONIÉ, Nos 54 rue Royale, coin Bienville, a l'honneur d'informer le public qu'il vient de recevoir de France (en consignation) une quantité considérable de PARFUMERIES, provenant des meilleures maisons de Paris, telles que : Pinaud, Lubin, Dr. Pierre, etc., etc.
—Aussi—
Peignes, Brosserie, Articles de Toilette, Eau de Cologne de Jumelles de marine et de théâtre, Savons de qualité supérieure, Savon de lait de Vénus à 50 la boîte. L'incomparable Poudre de Riz de St. Just. Un lot de Parapluies sans pareils. Messieurs les Coiffeurs trouveront l'assortiment le plus complet de tout ce dont ils peuvent avoir besoin pour leur industrie.
GROS ET DETAIL.
COLD CREAM
RACINE CALIFORNIENNE,
que le COLD CREAM racine